

A travers l'Exposition nationale

Autor(en): **A.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **27 (1939)**

Heft 552

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-263457>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A travers l'Exposition Nationale

Quand vous serez bien fatiguée, quand vos pieds ne pourront vraiment plus vous porter, vous trouverez dans presque chaque bâtiment un délicieux moyen de délasser qui est en même temps un enseignement: le cinéma.

Si nous préférons nous confier au hasard, nous prendrons ce qui s'offre au moment même, par exemple cette ravissante saynète parlée en français, sur les tarifs électriques (Pavillon de l'électricité), ou un petit voyage dans un des beaux coins de notre pays (Tourisme), ou *L'Histoire d'une pièce de 5 francs* (cinéma des banques, groupe 35), ou encore *Les conséquences d'un oubli* (Pavillon des P.T.T.)... et je n'ai relevé qu'un très petit nombre de cette véritable abondance de sujets. Mais celles qui voudraient voir un film spécial, dont plusieurs ont été fournis par nos grandes Associations féminines, n'ont qu'à prendre en main le coquet *Journal-Programme* de l'Exposition, dans lequel elles trouveront l'horaire exact de toutes ces démonstrations.

Ce sera avant tout le cinéma du Travail social qui nous attire, agréablement situé sur l'avenue surélevée (No 21), peu après le fameux Pavillon de la Femme suisse (entrée particulière). Nous y avons vu le film de *L'Assistante sociale*, tourné avec beaucoup de doigté et de compréhension en Suisse romande, montrant les beaux côtés, mais aussi les difficultés de cette profession; et nous avons appris d'autre part ce qui se fait en Suisse pour l'éducation des jeunes mères. Citons encore dans le programme hebdomadaire (gratuitement distribué par le bureau du Travail social): *Vingt ans d'activité du Département social romand* — *Nous apprenons à servir* (scènes de la vie des diaconesses) — *Eilly Scheuermann, une entre plusieurs* (Société pour le relèvement moral) — *Les créations et les activités de la Société d'utilité publique des femmes suisses — Eclairages — Ce qu'Anné a vécu* (Lutte contre la tuberculose) — *Pourquoi avons-nous besoin de crèches?* etc. L'activité des femmes tient aussi une large part dans les films d'ordre plus général, celui-ci par exemple: *Du nourrisson au vieillard* (Assistance

social dans le canton de Berne) et nous espérons bien qu'un public jusqu'ici indifférent sera intéressé au travail social grâce aux cinémas de l'Exposition. Citons encore en passant, et parce qu'il présente tant d'artistes romands et surtout genevois, le ravissant film sonore *La musique en Suisse* (47 E), qui met en action tout ce que contiennent les stands si intéressants du Pavillon de la Musique.

Et maintenant, quittons ces sphères plus ou moins « élevées » pour nous rendre... à la cuisine, domaine de la femme par excellence, et où elle règne aussi à l'Exposition. Le seul groupe présidé par une femme, Mme Bosshart (Zurich): La Cuisine à la maison (*Kochen im Haushalt*) organise tous les jours à l'électricité, au gaz et au bois, des démonstrations qui attirent un nombreux public des deux sexes. (Depuis la mobilisation, le programme a été modifié, mais le groupe fait tout son possible pour le maintenir.) Des spécialités succulentes de tous les cantons sont confectionnées devant nos yeux, tandis que la directrice commente devant le haut-parleur les recettes, qui sont le reste vendues à deux sous l'une.

Les femmes de Schaffhouse, de Glaris, des Grisons, de Schwyz, de Berne-Campagne, quelques écoles ménagères aussi, se sont déjà distinguées dans ces manifestations; la Suisse romande semblait manquer à l'appel jusqu'à présent, mais peut-être est-ce un pur hasard, nous l'espérons! Car on fait de bonne « propagande » pour son canton, son village, en présentant, ne fût-ce qu'en quantités minuscules, ces magnifiques « tresses » dont les Bernois ont le secret, le pâté à la viande schaffhouse, ou les concombres farcis de la Société des ménagères zurichoises! Puisque tous les domaines du travail en Suisse, toutes les régions sont représentées, pourquoi le travail de la femme à son fourneau aurait-il manqué? Une fois de plus nous pouvons nous rendre compte que notre belle Exposition est une magnifique leçon de choses, un livre d'images suisse qui, en peu de jours, nous apprend à connaître et à comprendre notre pays, dans ses grandes comme dans ses petites activités.

A. D.

IN MEMORIAM

Deux femmes de grande valeur, deux femmes dont la vie entière a illustré le principe que nous défendons que l'intelligence, le courage, le raisonnement, l'esprit d'organisation n'ont pas de sexe et se rencontrent aussi bien chez les femmes que chez les hommes, — deux de ces femmes dont nous étions à juste titre fières nous ont quittées cet été. Notre journal, qui n'a pu le faire plus tôt en raison de l'interruption de sa parution, tient dès aujourd'hui à s'incliner respectueusement, avec regret et admiration, devant leur mémoire.

Dame Maria Ogilvie Gordon

Bien connue dans tous les milieux féministes internationaux, dans lesquels elle tint jusqu'à la fin une place en vue, Dame Maria — ce titre honorifique lui avait été décerné dernièrement par le gouvernement de son pays — a partagé sa vie entre le féminisme et la science. Car, si elle fut une féministe ardente et convaincue, elle fut aussi une géologue citée par tous les spécialistes pour

ses recherches et ses remarquables études, dans le massif des Dolomites notamment. Cette région, non seulement si pittoresque, mais aussi si caractéristique par sa structure qu'elle est une terre bénie des savants, Dame Maria la connaissait à fond, et les flatteuses distinctions scientifiques qu'elle reçut furent la consécration d'une activité dont tout homme aurait pu être fier.

Ses qualités de précision, de persévérance dans le travail, d'objectivité et de raison, Dame Maria les apporta aussi à son œuvre féministe et sociale. En Angleterre, elle présida le Conseil National des Femmes de Grande-Bretagne durant bien des années, ainsi que la Ligue des Femmes électriques, fut la première femme nommée juge de paix, et il est facile de se rendre compte de l'importance des tâches nationales qui reposèrent ainsi sur ses épaules. Spécialiste de la protection de l'enfance, elle fut l'inspiratrice d'expositions itinérantes, de bureaux d'orientation professionnelle, etc., etc. Sur le terrain international d'autre part, elle fut successivement secrétaire correspondante, présidente de Commissions, puis vice-présidente du Conseil International des Femmes, qu'elle servit avec un dévouement complet, mais sans manifester pour cela la moindre rivalité, le moindre exclusivisme à l'égard d'autres

groupements féminins, avec lesquels elle travailla toujours en parfaite harmonie. Que de fois ne l'avons-nous pas rencontrée, aussi bien aux Congrès du C.I.F. qu'à Genève, où, fervente de la S.d.N., elle ne manquait jamais de suivre les sessions de l'Assemblée, de tenir sa place dans toutes les démarches, cherchant toujours la collaboration entre femmes, la mise en commun de toutes les revendications et de tous les vœux. De caractère droit et juste, intransigeante sur les principes, elle manifestait courageusement son opinion, même si elle devait heurter des positions établies, ou risquer de se créer ainsi des inimitiés: des cas précis viennent à notre mémoire quand nous écrivons ceci.

L'autre année encore, bien qu'ayant largement dépassé sa soixante-dixième année, Dame Maria était vaillamment partie pour l'Australie, du gouvernement de laquelle elle avait été l'hôte lors de la célébration du 150^e anniversaire de la fondation de cet Etat; et elle avait infiniment joui de ce voyage, dont elle fit les plus captivants récits à son retour. Mais depuis lors, sa santé diminuait des motifs d'inquiétude à sa famille et à ses amis, bien que, restée travailleuse infatigable, elle poursuivait sans relâche ses multiples activités.

Le 24 juin dernier, elle n'était plus. A ses filles, à ses collègues britanniques, comme au Conseil International des Femmes, qui perd en elle une de ses plus remarquables collaboratrices, nous disons ici toute notre vive sympathie.

Miss Grace Abbott

Par une triste coïncidence, la Conférence Internationale du Travail et la Commission des Questions sociales de la S. d. N. étaient toutes deux en session quand est parvenue des Etats-Unis la nouvelle du décès de Miss Grace Abbott, qui, à plusieurs reprises, représenta son gouvernement avec une grande autorité et une grande distinction dans ces assises internationales.

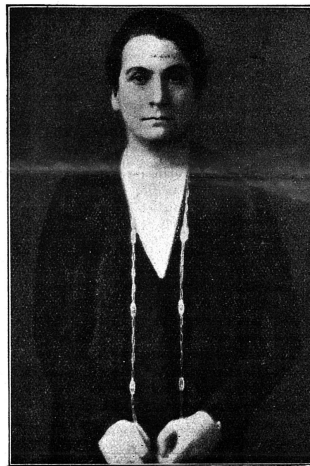
Elle n'avait que 62 ans, et ne les paraissait même pas, l'activité ayant conservé jeune malgré une vie remarquablement remplie cette femme aux

traits sévères, à l'allure alerte, à la physionomie intelligente. Vie remarquablement remplie, certes, et qui vaudrait la peine d'être contée une fois dans le détail, que celle de Grace Abbott, d'abord institutrice, puis travailleuse sociale, puis s'élevant par ses capacités et sa compétence aux postes les plus élevés de l'administration sociale des Etats-Unis: elle a, en effet, été pendant longtemps directrice du Bureau de Protection de l'Enfance de la grande République, et ne quitta ce poste de confiance et de responsabilité que pour devenir professeur de protection sociale à l'Université de Chicago (une chaire que nos Universités européennes devraient bien créer!). En relations étroites avec le président Roosevelt, comme tant de ces femmes admirables qu'il appelle à remplir des charges importantes, elle siégea encore dans de nombreux organismes s'occupant activement de travail social dans son pays.

A plusieurs reprises, nous avons eu le privilège de la rencontrer à Genève: un peu réservée, mais d'allures si simples qu'elle ne faisait jamais sentir sa supériorité d'intelligence et de caractère, elle représentait bien cette élite féminine américaine, cultivée, instruite, d'esprit large et compréhensif, prête à accepter tous les devoirs et à les accomplir avec conscience et initiative, et qui diffère si essentiellement de l'élément plus tapageur, plus habile à manier la réclame, que l'on nous présente parfois à tort comme type de l'Américaine féministe! Féministe, Grace Abbott l'était assurément et profondément, mais essentiellement suivant les lignes de la « Ligue américaine des Femmes électriques », dont nous parlions l'autre jour. Et la dernière fois que nous l'avons rencontrée et avons pu discuter avec elle, c'était à propos d'une résolution présentée par elle à la Conférence Internationale du Travail, résolution nettement suffragiste et féministe, mais réclamant aussi cette protection du travail féminin que tant d'ouvrières d'Europe et d'Amérique considèrent comme une sauvegarde indispensable de leurs intérêts, mais que honnissent certaines parmi les nôtres.

A la famille, aux collègues, aux amis de Grace Abbott, l'expression de notre vif regret devant le départ de cette femme qui honora si hautement les femmes.

M. F.



Cliché Mouvement Féministe

Miss Grace ABBOT

„Le LABEL“ de la Ligue sociale d'Acheteurs

Plusieurs maisons en Suisse romande ont maintenant obtenu le *Label*, qui n'est accordé, on le sait, qu'après déclaration et enquête sur les conditions de travail, les salaires, les congés payés, etc., etc. des ouvriers et ouvrières. Citons notamment la maison de confection Muhlstein et Cie, à Genève, la fabrique d'allumettes « Diamant » à Nyon, la maison « Etincelle » à Lausanne et Zurich, et l'Ouvroir de l'Union des Femmes à Genève. Ce dernier se trouve d'ailleurs en compagnie de quatre autres organisations comme lui d'utilité publique, à Appenzel, à Herisau et à Winterthur.

Nous saisissons cette occasion pour couper court à un bruit absurde, qui a pris naissance on ne sait où, affirmant que le *Label* servirait à couvrir de la marchandise allemande ainsi baptisée suisse par des commerçants bâlois sans scrupules. Absurde, non seulement parce que, connaissant

Voyages féministes

(Suite)¹

NOTE: Plusieurs lectrices ayant bien voulu manifester l'intérêt qu'elles avaient trouvé à lire ces notes de voyages, si différentes qu'elles fussent de leurs préoccupations actuelles, mais justement en raison de cette différence, et du cadre de pays dans lequel elles les conduisaient, l'auteur ne peut que céder à cette demande et publier quelques fragments encore de ses notes d'un récent voyage en Suède.

Ceci, bien qu'au cours de cette dernière quinzaine, d'autres paysages, également visités à l'occasion de randonnées féministes, se soient imposés à l'attention de toute leur tragique actualité: Cracovie, si pittoresquement dominée par sa merveilleuse citadelle, moitié château-fort, moitié cathédrale, Cracovie, ville d'études et d'histoire, avec son antique Université, et sa bibliothèque où travailla Copernic, dont la statue s'élève au centre de la cour à arceaux; Varsovie avec ses larges avenues modernes, ses faubourgs populaires, ses palais et ses châteaux du XVIII^e siècle, que l'on fémit de se représenter dans la fumée et les flammes des bombes incendiaires; ou encore, sur le front d'Ouest, cette région boisée et accidentée d'entre Moselle et Rhin, jadis visitée au cours d'un voyage d'études sur les champs de bataille loirains de 1870, et traversée combien de fois depuis lors, en allant de Bâle en Belgique, en Hollande ou au Luxembourg; et Sarrebrück enfin, vue au printemps 1934, donc quel-

ques mois avant le fameux pèlerinage de la Sarre; Sarrebrück, déjà pavoisée uniquement de drapeaux à croix gammée, et où vous pesait déjà sur le cœur comme du plomb la contrainte du régime hitlérien.

Je revois la cour d'une des grandes usines métallurgiques, où, par ordre supérieur, tout le personnel qui n'était pas absolument indispensable à la marche des hauts-fourneaux, avait, jusqu'aux derniers manœuvres, été convoqué autour du poste de radio pour entendre un discours du Führer à Berlin; je revois, dans l'atmosphère bleue de cette matinée de mars, les fumées montant droit dans le ciel, les grands arbres verdissant, et au loin les collines doucement arrondies par delà la frontière française, « d'où les canons menaçaient Sarrebrück de façon intolérable », nous avait déclaré le personnage haut placé qui nous recevait. « Das ist Energie », s'était-il écrié en se frottant les mains, à l'ontie d'une des affirmations gutturalement accentuées du Führer, et j'avais scruté autour de moi les visages noirs de cette foule ouvrière, en cotte de travail, immobile, muette, impassible... Puis, le discours terminé, et sur un ordre bref, cette foule avait entonné d'une seule voix le Horst Wessel Lied, le bras tendu pour le salut à la nazi, alors que nous trois, étrangères venues en visiteuses avant ce pèlerinage qui passionnait alors les esprits comme une conquête des méthodes de paix, restions seules silencieuses. Les mains au corps, nous demandant intensément ce qui se passait dans l'âme de tous ces hommes aux physionomies inexplicables et indéchiffrables: approbation, ferveur partisans? ou, au contraire, scepticisme, méfiance, haine peut-être même... Comment n'avoir pas bien sou-

vent dans la suite des événements, évoqué cette scène ?...

... Et maintenant, et puisque mes lectrices le demandent, retournons dans la paisible et libre Suède.

Royauté démocratique.

... Au moment où s'ébranle le train de Malmö qui emmène Mrs. Corbett Ashby, je remarque deux hommes d'équipe qui étendent sur le quai un grand tapis de velours bleu: à onze heures du soir, que va-t-il donc se passer en gare de Stockholm?

— C'est notre roi qui part pour son séjour d'été, répondent mes hôtesse suédoises. Ne voulez-vous pas attendre pour le voir?

Certainement. Et pour voir la foule aussi et ses réactions. Et je prends place au premier rang, au bord du tapis, mes hôtesse tenant à ce que, en ma qualité d'étrangère, j'aie chance de tout voir et de tout entendre.

La foule, il n'y en a guère. L'heure est avancée, c'est le 30 juin, veille de vacances, et tout juste quelques groupes de jeunes gens, venus comme moi saluer au train de nuit le départ d'amis, se forment derrière nous, sans façon ni appareil, les hommes la pipe à la bouche, les femmes tête et bras nus. Deux de ces charmants agents de la police suédoise, que Mrs. Ashby trouvait aussi séduisants que les plus séduisants officiers de la marine britannique, sont censés monter la garde, sans armes, sans barrières, sans cordons: l'assistance est si discrète, si bon enfant, qu'il n'en est nul besoin.

On attend, on attend... Ce n'est pas le roi Gustave qui est en retard, car sa présence a été signalée dans son salon à la gare, mais bien son

train qui n'en finit pas de se former. C'est, je le répète, le 30 juin, le soir des grands départs de vacances, et ce train qui va rouler toute la nuit vers Göteborg et les flots bleus du Kattegat, comporte toute une série de wagons de III^e classe, dans lesquels s'empilent des miches de la capitale qui partent en colonies de vacances. Les papas et les mamans d'une part, les enfants joyeux et excités de l'autre, retardent tout, en casant des paquets, en se disant adieu, échangeant des messages... Enfin! le train s'ébranle. Tous les gosses à la portière, crient et agitent leurs mouchoirs, les parents restés sur le quai leur répondent, les surveillants se penchent derrière eux, et tout l'intérêt de la gare se concentre sur ce spectacle.

Mais voilà qu'avec précision, le wagon-salon bleu, dont la portière porte la couronne royale, s'arrête devant le tapis, alors qu'au même instant, et avec autant de précision, quelques messieurs surgissent en groupe de l'intérieur de la gare. L'un d'eux, très grand, maigre et alerte, fait seul quelques pas en avant, salue, s'arrête complaisamment devant l'éclair de magnésium des photographes, puis grimpe avec une agilité juvénile (Gustave V est encore à 82 ans un joueur de tennis renommé) dans le wagon-salon encastré entre deux wagons de colonies de vacances. Les autres personnages officiels saluent, les gosses crient de plus belle, et les jeunes gens derrière moi lâchent par trois fois le guttural « Hra, hra, hra » qui correspond dans les pays scandinaves au sonore « Vive... » des pays latins. Et voilà le roi parti pour sa villégiature, en compagnie de toute cette pépinière de ses futurs sujets et sujettes, que cet auguste voisinage ne semble nullement intimider.

¹ Voir le précédent numéro du Mouvement.